



CINÉMA[s]
LE FRANCE

www.abc-lefrance.com

UN COUPLE PARFAIT

DE NOBUHIRO SUWA

fiche film

FICHE TECHNIQUE

FRANCE/JAPON - 2005 - 1h44

Réalisation & scénario :
Nobuhiro Suwa

Photo :
Caroline Champetier

Montage :
Dominique Auvray
Hisako Suwa

Musique :
Haruyuki Suzuki

Interprètes :
Valeria Bruni-Tedeschi
(Marie)
Bruno Todeschini
(Nicolas)
Natalie Boutefeu
(Esther)
Louis-Do de Lencquesaing
(Vincent)
Alex Descas
(Patrick Duval)
Jacques Doillon



SYNOPSIS Après plusieurs années de vie commune à l'étranger, Nicolas et Marie sont sur le point de divorcer. Ils décident pourtant de se rendre ensemble à la cérémonie de mariage d'un de leurs amis, en France. Dès leur arrivée, ils annoncent la nouvelle de leur rupture, ce qui provoque l'étonnement de leur entourage.



CRITIQUE

Après *H-Story* (2001), brillante variation sur *Hiroshima mon amour*, d'Alain Resnais, Nobuhiro Suwa révèle avec *Un couple parfait* un tropisme français qui renvoie, plus essentiellement, à une histoire de filiation cinéphilique. A l'instar du Taïwanais Tsai-Ming Liang, qui cultive à sa manière l'héritage de Jean Eustache, on peut lire dans le trajet de Suwa, qui est avec Naomi Kawase le cinéaste japonais le plus inspiré de sa génération, une manière assez émouvante de perpétuer l'expérience poétique d'un cinéma moderne éclos en Europe.

A l'heure où il devient de bon ton, au nom d'un petit et d'un grand commerce résolument décomplexés, d'afficher sa hargne contre cette conception du cinéma, il y a là un panache estimable et une fidélité d'autant plus impressionnante que le cheminement esthétique dont elle témoigne est éloigné dans le temps comme dans l'espace.

Cela ne saurait mieux se faire entendre qu'en filmant la rupture d'un couple, grand thème du cinéma moderne s'il en est, vecteur privilégié des rapports troublants que celui-ci inaugure entre la fiction et ce qu'elle documente d'un certain état de la passion du cinéaste. Aux brûlants chefs-d'œuvre nés de cette combustion esthétique (de Rossellini à Godard, en passant par Bergman et Antonioni), Suwa ajoute ceci, qui lui est propre : tourner en improvisation avec des acteurs

dont il ne partage pas la langue. En clair, faire de la dépossession l'expérience nucléaire à la fois du tournage et de l'histoire de son film. Entre intimité et incompréhension, entre proximité et éloignement, la réussite de l'œuvre vient ainsi du fait qu'il est fondé sur le sentiment de familiarité étrangeté qui a présidé à son tournage et qui n'est par ailleurs jamais aussi aigu entre les êtres qu'au moment de la rupture.

En un certain sens, il n'y aurait ici nulle autre histoire à raconter que contingente. Soit Nicolas et Marie, un couple en instance de divorce, qui se rend pour une dernière fois ensemble au mariage d'amis, à Paris, dont ils ont vécu longtemps éloignés. Chambre d'hôtel, lits séparés, annonce de la décision aux amis, ultimes moments de déchirure, ultimes moments de séduction, ultime va-et-vient entre amour et haine dans cet instant de vacillement où l'on s'évertue à trouver des raisons à ce qui échappe à la raison, où l'idée d'en finir semble aussi probable que l'hypothèse de pouvoir tout recommencer, où enfin celui qui gagne est nécessairement celui qui consent à perdre.

D'avantage que le «pitch», donc, davantage même que l'issue incertaine de ce combat intime qui ne cesse de nous tenir en émoi, ce qui très rapidement prend le pas dans ce film est tout ce qui participe à son incarnation, c'est-à-dire à l'indécision fondamentale, à l'affolante liberté des possibles qui la constitue. En premier lieu, Valeria Bruni-Tedeschi et Bruno

Todeschini, tous deux plus que remarquables, s'offrant corps et âme à la troublante oscillation sur le fil de laquelle le film trouve son miraculeux équilibre.

Mais aussi bien la chef opératrice Caroline Champetier, dont le travail sur le cadre et la lumière, sur la place de la caméra dans l'espace, témoigne moins d'une course aux palmes esthétiques que d'une intelligence pénétrante du rapport émotionnel des formes aux idées, dispensant de ce fait la seule beauté qui vaille. (...)

Jacques Mandelbaum
Le Monde - 8 février 2006

(...) Comme dans ses précédents films, le réalisateur japonais donne au spectateur le sentiment de se glisser dans l'intimité, mais aussi dans le mystère de personnages qu'on ne regarde que de loin, de biais, de derrière une vitre, ou dont on entend hors champ la respiration sourde. Cet effet de vérité est renforcé par le travail très particulier du tournage.

Valeria Bruni-Tedeschi, Bruno Todeschini et Caroline Champetier, la chef opératrice, ont inventé avec Nobuhiro Suwa une histoire partiellement improvisée. On se sent à la fois proche et à distance, troublant mélange qui épouse parfaitement le propos du récit - la nature du sentiment amoureux, de son essoufflement à sa possible renaissance. Après avoir dirigé Béatrice Dalle



en 2001 dans *H story*, un film inspiré de *Hiroshima mon amour* d'Alain Resnais, Nobuhiro Suwa fait un pas de plus dans l'univers du cinéma français, jouant avec ses codes pour se les approprier. Nobuhiro Suwa a réalisé l'un des courts métrages du film collectif *Paris, je t'aime*.

<http://www.arte-tv.com/fr>

C'est un film sur la fatigue. La fatigue à vouloir s'accrocher à un amour qui ne tient plus tout seul, la fatigue aussi qu'il y a à rompre. Marie (Valeria Bruni-Tedeschi) et Nicolas (Bruno Todeschini) paraissent former un couple parfait ; en vérité, ils ne s'entendent plus. Ensemble depuis quinze ans, ils sont sur le point de divorcer, au moment où un ami à eux se marie à Paris. Ils ont fait le voyage depuis Lisbonne, où ils habitent, et dînent la veille du mariage avec un couple d'amis. Impair ou non, Nicolas les prévient que Marie et lui vont se séparer, ils n'en reviennent pas.

(...) Un couple en crise, rien de nouveau sous le soleil. Et pourtant, tout paraît ici rafraîchi, revivifié, revu à l'aune d'illustres prédécesseurs, qui, d'Antonioni à Godard, ont honoré le thème. Cette énergie libérée a un nom : l'improvisation. Et une contrainte : des cadrages extrêmement rigoureux, pièges de durée où tout peut advenir. Comme à son habitude, Nobuhiro Suwa, réalisa-

teur très particulier de *H Story* et de *M/Other*, préfère l'expérimentation à l'ordre établi du scénario et nous offre un cinéma fluide, de gammes et de variations.

On peut aussi parler de ballet, de boxe ou de corrida amoureuse. Où les déplacements, la position des corps disent autant que les mots, ici davantage prisés pour leur couleur sonore que pour leur sens. Malgré la pesanteur de son sujet, le film tend toujours vers quelque chose d'aérien. Le couple fait d'ailleurs penser à des oiseaux empêchés, deux albatros échoués qui finissent enlacés.

Jacques Morice

Télérama n° 2926 - 11 février 2006

ENTRETIEN AVEC VALERIA BRUNI-TEDESCHI

Le film commence sur l'arrivée à Paris du couple. On sait que leur histoire dure depuis quinze années mais qu'elle est sur le point de se clore. Est-ce que sur cette base, vous avez la tentation d'inventer une sorte de biographie fictive, assez étoffée, des personnages que vous allez interpréter ?

Sans faire cela de façon ostentatoire ou exagérée, on a ressenti le besoin, avec Bruno, d'avoir des points de repère : ce que l'on faisait, où l'on vivait, des petits détails qui, oui, constitueraient

comme une autobiographie. Avoir, techniquement, des balises ensemble, des souvenirs en commun, pour pouvoir se renvoyer la balle dans nos improvisations. Sans pour autant inventer une vie de façon superficielle, mais se référer à des petites touches, des touches de couleurs.

Mais émotionnellement, ce passé, on l'avait déjà. Parce que l'école à Nanterre, avec Patrice Chéreau, mais aussi des vacances ensemble, plein d'amis en commun, des expériences vécues au même endroit, en même temps, et cela produit comme une énergie complice où l'on n'a même pas besoin de se regarder pour se voir. On se ressent sans devoir le démontrer, il y a comme une évidence en tant que couple, fort de tout ce passé, 18 ans de souvenirs.

Même si dans les trois films que vous avez en commun, il n'existe aucune séquence que vous ayez réellement partagée...

On n'avait jamais vraiment travaillé ensemble, on n'était jamais sorti ensemble, on avait été dans les mêmes endroits aux mêmes moments, dans les mêmes films, mais on était comme côte à côte, et là on s'est retrouvé face à face. Du coup, on s'est vu différemment, plus seulement de profil.

Revenons sur une scène précise, celle dite «de la porte fermée», avec ce double hors-champ, où la présence de la caméra n'est même plus pour vous visible, où vous vous adressez à une cloison, avec un sentiment de solitude qui doit



être assez terrifiant. Comment on interprète une telle scène ?

On la joue la porte fermée, mais avec la sensation que la caméra était restée sur moi, que je pouvais la voir comme en transparence. On voit alors la voix, presque matériellement. Idem pour toutes les scènes où nous sommes, Bruno et moi, hors-champ. On restait entièrement et profondément dans la scène, quel que soit ce que la caméra pouvait enregistrer. C'est assez excitant ça, on ferme la porte et on continue la scène. C'est toujours enthousiasmant pour un acteur d'être filmé de façon originale, bien loin du champ contre-champ ou du repère de la valeur des plans. Tout ça valsait, mettait en désordre une espèce de rituel du cinéma. Un sentiment d'ennui peut apparaître lorsqu'on a la sensation d'être toujours filmé de la même façon. Là, je n'avais plus le sentiment de connaître la chanson.

Vous est-il arrivé, selon ce mode de l'improvisation, d'être surprise, désarçonnée, voire frustrée par une réplique ou une direction empruntée par votre partenaire ?

Je ne savais jamais ce que Bruno allait faire, qu'il s'agisse de ses réactions, de sa violence rentrée, ses élans retenus, ou des regards d'amour auxquels je ne m'attendais pas. Je fus même surprise par sa sensualité. C'est un couple éteint charnellement, et d'un coup le désir renaît. Tout le temps, j'étais surprise.

Pensez-vous, comme Nobuhiro

Suwa, que le couple reste le plus riche réservoir à fiction qui soit ?

Oui, je pense vraiment ça. Au fond, on raconte toujours des histoires d'amour. (...)

Dossier de presse

BIOGRAPHIE

Nobuhiro Suwa débute sa carrière au Japon dans le cinéma documentaire. En 1997, il fait ses débuts dans la fiction avec son premier film **2 Duos**. Son œuvre est sélectionnée pour de nombreux festivals, et remporte notamment le prix NETPAC au Festival International du Film de Rotterdam.

Il met pour la première fois en scène la femme japonaise actuelle dans **M-other**. Ce second long-métrage, tourné en 1999, remporte le prix de la Critique internationale au 52ème Festival de Cannes. Au Japon, ce film reçoit une triple récompense à la 54ème édition du Concours Mainichi: meilleur film, meilleur scénario, meilleure musique.

En 2001, le film **H Story** lui permet de revenir sur l'histoire de sa ville natale, Hiroshima, avec cette œuvre expérimentale basée sur un remake de **Hiroshima mon amour** d'Alain Resnais. Il y travaille

avec une équipe française, puisque l'on retrouve Béatrice Dalle parmi les interprètes et Caroline Champetier à la lumière. Le film fut présenté dans la section «Un Certain Regard» au festival de Cannes 2001.

Cette collaboration franco-japonaise aboutit à **Un couple parfait**, film que Nobuhiro Suwa tourne en français et à Paris, avec Valeria Bruni-Tedeschi et Bruno Todeschini dans les rôles principaux. Toujours éclairé par Caroline Champetier, le film remporte le prix spécial du jury au Festival de Locarno 2005.

www.allocine.fr

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :

2 Duos	1997
M-other	1999
H Story	2001
Un couple parfait	2005
Paris, je t'aime	

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°536, 540
Cahiers du Cinéma n°604, 609
Fiches du Cinéma n°1814/1815